

## HOMÉLIE 5

«Or, étant venu à Troade pour prêcher l'Évangile du Christ, quoique les portes me fussent ouvertes par la grâce du Seigneur, je n'avais pas l'esprit en repos, parce que je n'y avais pas trouvé Tite, mon frère.»

1. De telles paroles semblent indignes de Paul, qui, pour l'absence d'un frère, renonce à faire un si grand bien. De plus, elles paraissent peu d'accord avec les précédentes. Que désirez-vous ? Commencerai-je par vous montrer que l'Apôtre n'est pas en contradiction avec lui-même, ou bien qu'il n'a rien dit d'indigne de lui ? A mon avis, nous devons commencer par la question de logique; celle de dignité nous deviendra plus facile et plus claire. Comment donc ce que l'Apôtre dit ici se rapporte-t-il à ce qui précède ? Pour le savoir, il faut rappeler ces antécédents. Quels sont-ils ? Il disait dès le principe : «Je ne veux pas que vous ignoriez quelles tribulations nous ont été suscitées en Asie, où nous avons été accablés outre mesure, au delà de nos forces.» Après avoir dit ensuite de quelle façon il a été délivré, ce qui est survenu dans l'intervalle, il rapporte naturellement la nouvelle peine qu'il a subie. Quelle est-elle ? De n'avoir pas trouvé Tite. C'est déjà beaucoup pour accabler une âme d'avoir à soutenir de graves tentations; mais, quand on n'a pas quelqu'un qui nous console et qui nous aide à porter le fardeau, la tempête est plus terrible. Ce Tite est le même qu'il déclare plus tard être venu de leur part vers lui, et dont il fait les plus magnifiques éloges, en ajoutant qu'il l'avait lui-même envoyé. Il veut maintenant leur faire entendre qu'il a subi cette peine pour eux.

C'est assez montrer la suite et l'enchaînement de ces paroles; il me reste à vous prouver qu'elles ne sont pas indignes de Paul. Il ne dit pas que l'absence de Tite ait fait obstacle au salut de ceux qui devaient embrasser la foi, ou bien au zèle de l'Apôtre pour les fidèles; il dit seulement qu'il n'a pas eu de repos, qu'il a été dans la tristesse et la douleur à cause de l'absence de son frère, nous enseignant par là ce que c'est que d'être privé d'un frère, et le motif pour lequel il quitta cette ville. «Étant arrivé à Troade pour prêcher l'Évangile.» Son voyage n'était pas sans but, on le voit. – Quoique je fusse venu dans cette intention, et qu'une grande œuvre se présentât à moi, «la porte m'étant ouverte dans le Seigneur, je n'ai pas eu de repos;» mais cela n'a pas empêché l'œuvre de s'accomplir. – Pourquoi donc ajoute-t-il : «Après leur avoir dit adieu, je partis ?» – Je ne prolongeai pas mon séjour, à cause de ma douleur et de mon angoisse. – Peut-être ce départ précipité fut-il un obstacle à l'œuvre. – C'était là pour eux une consolation de plus. Si, lorsque la porte était grande ouverte, et qu'il était venu dans ce dessein, il se hâta néanmoins de quitter cette ville parce qu'il n'y avait pas trouvé son frère, – à plus forte raison devez-vous me pardonner, semble-t-il leur dire, quand des affaires pressantes me forcent à courir partout et ne me permettent pas d'aller où je voudrais, et de rester au gré de mon désir. – C'est à l'impulsion de l'Esprit qu'il attribuait naguère ses pérégrinations; c'est à Dieu qu'il les attribue maintenant : «Mais je rend grâce à Dieu, qui triomphe sans cesse en nous par le Christ, et qui par nous répand partout la bonne odeur de sa connaissance.» Ne voulant pas paraître se lamenter et se livrer à la tristesse, il bénit le Seigneur.

Voici la portée de son langage : Partout les tribulations, partout les angoisses; à mon arrivée dans l'Asie, j'ai souffert au delà de mes forces : Je suis venu à Troade, et je n'ai pas trouvé mon frère. Je ne me suis pas rendu auprès de vous; et cela ne m'a pas été peu pénible, ou plutôt m'a causé un profond chagrin, soit parce que beaucoup ont prêché parmi vous, soit parce que je n'ai pas en le bonheur de vous voir. «C'est pour vous épargner que je ne suis pas venu à Corinthe.»(II Cor 1,23) Pour ne pas paraître exprimer uniquement un regret, il ajoute : Loin de nous laisser abattre par les tribulations, nous sommes dans la joie; et ce n'est pas l'avenir seul, c'est encore le présent qui nous l'inspire, car il nous entoure aussi d'un grand éclat. Non, ce n'est pas un deuil que nous menons, c'est un triomphe; ce qui se passe fait notre honneur. Voilà pourquoi il s'écriait : «Béni soit Dieu, qui triomphe en nous,» c'est-à-dire, qui nous couvre de gloire aux yeux de tous. Ce qu'on juge une honte, en effet, la persécution dont nous sommes partout l'objet, c'est à nos yeux la plus belle de toutes les gloires. Aussi n'a-t-il pas dit : Qui nous fait briller, mais bien : «Qui triomphe,» et cette expression signifie que de telles persécutions sont un éternel trophée érigé dans tout l'univers contre le diable. A ce mot de triomphe il ajoute ce qui en fait le sujet, relevant encore davantage l'âme de l'auditeur. Ce n'est pas en Dieu seulement que nous triomphons, c'est aussi dans le Christ, par le Christ et la prédication de son Évangile. Puisque le triomphe devait avoir lieu, nous ne pouvions pas manquer de briller aux yeux du monde, nous qui portons le trophée. Ne soyez

## HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

donc pas étonnés de l'éclat qui nous entoure. «Par nous il répand partout la bonne odeur de sa connaissance.»

2. «Toujours il triomphe,» a-t-il dit plus haut; «partout,» dit-il ici. C'est dire qu'il n'est ni temps ni lieu qui ne soit plein des combats apostoliques. Une autre métaphore, celle d'une bonne odeur, lui sert à rendre sa pensée. Notre présence se révèle à tous comme celle d'un homme qui porte sur lui un agréable parfum. Il compare à ce parfum la connaissance de Dieu; et de là cette expression : «La bonne odeur de sa connaissance.» Telle est la connaissance que nous pouvons avoir ici-bas, jamais entièrement claire et dégagée. Voilà pourquoi Paul disait dans la lettre précédente : «Nous voyons maintenant à travers un miroir et comme en énigme.» (I Cor 13,12) C'est la bonne odeur dont il parle ici. Quand on en ressent l'impression, on sait qu'un parfum y est, mais nullement quel il est, à moins qu'on ne le connaisse d'avance. Nous savons de même qu'il est un Dieu; mais nous ignorons quelle est son essence. Apôtres, nous sommes donc un royal encensoir, répandant partout où nous allons un parfum céleste, un encens spirituel. – Il parlait de la sorte, soit pour montrer la puissance de la prédication, puisque les persécuteurs devaient surtout contribuer à la gloire des apôtres, en faisant connaître à l'univers les trophées de l'apostolat et la bonne odeur de la doctrine, soit pour les exhorter à subir les tribulations et les épreuves, à tout supporter avec un courage inébranlable, puisqu'une gloire ineffable devait leur être donnée avant même l'éternelle récompense. «Car nous sommes la bonne odeur du Christ devant Dieu, pour ceux qui doivent être sauvés, et même pour ceux qui périssent.» Qu'on se sauve, en effet, ou qu'on ne se sauve pas, l'Évangile reste toujours avec sa puissance.

De même que la lumière, bien que les yeux malades en soient éblouis, est toujours la lumière, quoique par accident elle produise l'obscurité; de même que le miel conserve sa douceur naturelle, bien qu'il soit amer pour un palais vicié; de même l'Évangile garde sa bonne odeur, quoiqu'il soit une occasion de perte pour ceux qui ne croient pas. Il n'en est pas la cause réelle, c'est uniquement leur perversité. Rien même ne manifeste mieux sa bonne odeur que la perte des hommes corrompus et pervers. Ce n'est donc pas seulement le salut des bons, c'est la ruine des méchants qui met en évidence son efficacité. Le soleil, par cela même qu'il possède une si vive lumière, frappe d'aveuglement un organe affaibli. Le Sauveur est venu pour la ruine et la résurrection d'un grand nombre, et les milliers d'âmes qui se perdent ne le dépouillent pas de ce titre de Sauveur; en aggravant leur châtement par sa seule présence, il n'en exerce pas moins sa sublime fonction. Voilà pourquoi Paul a dit : «Nous sommes la bonne odeur du Christ devant Dieu;» quelques-uns ont beau courir à leur perte, nous sommes toujours ce que nous sommes. Il ne se borne pas à prononcer le mot de bonne odeur; il ajoute : «En Dieu, ou devant Dieu.» Puisque nous sommes ainsi la bonne odeur, puisque telle est la disposition de sa sagesse, qui dira le contraire ?

Cette expression : «Nous sommes la bonne odeur du Christ,» me semble susceptible d'un double sens : ou bien l'Apôtre déclare qu'ils souffrent comme victimes en se dévouant à la mort; ou bien qu'ils sont la bonne odeur de l'incarnation même du Christ, comme si l'on disait : C'est ici la bonne odeur de cette victime. Voilà donc la signification de ce mot, à moins qu'on lui préfère la première, se rapportant à la mort que les disciples souffrent pour le Christ. Voyez en quelle haute estime il tient les tentations; il les appelle un triomphe, un suave parfum, un sacrifice à Dieu. Après avoir dit : «Nous sommes la bonne odeur pour ceux mêmes qui périssent,» ne voulant pas vous laisser croire que ceux-là sont également agréés de Dieu, il ajoute : «Aux uns une odeur de vie pour la vie, aux autres une odeur de mort pour la mort.» Il en est qui en profitent pour se sauver, il en est qui en abusent pour leur malheur. On ne peut donc pas y voir la cause de la perte de ces derniers. Il y a des essences qui tuent les animaux immondes, d'après ce qu'on dit; et nous avons dit nous-mêmes qu'en certains cas le soleil produit les ténèbres. Ce sont là des biens dont telle est la nature; non seulement ils améliorent les objets qui leur sont appropriés, mais ils détruisent ceux qui leur sont opposés, et ce second effet est celui qui montre le mieux leur puissance;

Le feu déploie moins la sienne lorsqu'il répand sa clarté ou purifie l'or, que lorsqu'il dévore les épines; c'est à ceci surtout qu'on reconnaît le feu. Le Christ n'apparaît jamais si majestueux que lorsqu'il renverse l'Antichrist d'un souffle de sa bouche, et qu'il le fait disparaître par l'éclat seul de sa présence. «Et qui est capable d'un pareil ministère ?» Comme il a dit de grandes choses : Nous sommes la victime et la bonne odeur du Christ; nous triomphons partout; il baisse de nouveau le ton, en attribuant tout à Dieu. C'est pour cela qu'il s'écrie : «Qui sera capable d'un tel ministère ?» Tout appartient au Christ, rien à nous-mêmes. Comme ce langage diffère de celui des faux apôtres! Ceux-ci se glorifiaient comme s'ils étaient pour quelque chose dans la prédication; Paul déclare se glorifier précisément de ce qu'il n'est

## HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

rien : «Notre gloire à nous, c'est le témoignage de notre conscience, attestant que ce n'est pas dans la sagesse de la chair, mais dans la grâce de Dieu que nous avons vécu en ce monde.» (II Cor 1,12) Les premiers étaient fiers d'avoir acquis la sagesse étrangère; celui-ci la repousse avec fierté. C'est encore ce qu'il exprime en disant : «Qui sera capable d'un pareil ministère ?» Dès que nous n'en sommes pas capables, c'est la grâce qui agit.

3. «Nous ne sommes pas comme d'autres qui dénaturent la parole de Dieu.» Il est vrai que nous parlons de grandes choses; mais nous ne nous attribuons aucune de ces bonnes œuvres, nous rapportons tout au Christ; nous n'imiterons jamais les faux apôtres qui ne cessent d'accaparer. Sophistiquer le vin, vendre ce qu'on devrait donner, c'est de la fraude. Paul me paraît ici stigmatiser leurs gains iniques, et leur reprocher de plus, je le répète, de gâter, par un mélange d'instincts personnels, les divins enseignements. Isaïe avait formulé déjà cette accusation : «Des marchands mêlent l'eau avec le vin.» (Is 1,22) Sous cette image du vin, on peut, sans crainte de se tromper, voir la doctrine. Quant à nous, semble-t-il dire, ce n'est pas ainsi que nous agissons; nous transmettons les choses telles qu'on nous les a confiées, versant aux hommes une parole pure, sans mélange. «Nous parlons avec sincérité, comme de la part de Dieu, devant Dieu, dans le Christ.» Ce n'est pas pour vous tromper que nous prêchons, ni pour vous être agréables, comme si quelque chose venait de nous; «c'est de la part de Dieu.» Nous ne donnons rien, Dieu donne tout : voilà ce que signifie cette parole. Nous n'avons donc pas à nous glorifier comme si nous possédions quelque chose en propre; nous devons lui tout rapporter. «Nous parlons dans le Christ;» nullement par notre sagesse, mais uniquement inspirés et soutenus par sa puissance. Ceux qui se glorifient n'agissent pas de la sorte; ils agissent comme si quelque chose venait d'eux. Aussi dans un autre endroit les attaque-t-il en ces termes : «Qu'avez-vous, que vous ne l'ayez reçu ? pourquoi dès lors vous glorifiez-vous comme si vous ne l'aviez pas reçu ?» (I Cor 4,7)

La vertu la plus grande, c'est de tout rapporter à Dieu, et rien à soi-même; de ne jamais se proposer la gloire qui vient des hommes, mais toujours le bon plaisir de Dieu, car c'est lui qui nous demandera compte de tout. Aujourd'hui l'ordre est renversé : nous ne craignons guère celui qui doit s'asseoir sur le tribunal pour instruire notre cause; et nous tremblons devant ceux qui comparaitront et seront jugés comme nous ! D'où vient cette infirmité ? Comment a-t-elle envahi nos âmes ? C'est que les choses futures ne sont pas l'objet constant de nos méditations, et que nous sommes absorbés par les choses présentes. Voilà pourquoi nous tombons si facilement dans le mal; et, si nous faisons quelque bien, c'est par ostentation, ce qui le fait tourner à notre désavantage. Quelqu'un regarde une femme d'un œil de concupiscence; ni cette femme, ni les personnes qui sont là ne l'ont compris; mais cela n'échappe pas au regard pénétrant du Seigneur. Avant même que le péché fût commis, il a vu la pensée mauvaise, la fureur qui s'est emparée de l'âme, cette tempête intérieure qui la bouleverse jusqu'au fond. Les témoins et les preuves sont inutiles à celui qui sait tout. Ne vous attachez donc pas à l'estime de vos semblables. L'homme aura beau vous louer, si Dieu ne vous approuve pas; il aura beau vous blâmer, il n'en résultera pour vous aucun préjudice, si Dieu ne vous condamne pas. N'excitez donc pas la colère de votre Juge, en vous préoccupant ainsi de l'opinion humaine, alors que le divin courroux ne vous cause aucune frayeur. Foulons aux pieds les louanges des hommes.

Jusques à quand nous traînerons-nous dans l'abjection ? Jusques à quand, Dieu nous attirant vers le ciel, nous obstinerons-nous à ramper sur la terre ? Si les frères de Joseph avaient eu devant les yeux la crainte du Seigneur, jamais ils n'auraient résolu de commettre un fratricide dans la solitude. Si Caïn avait redouté les jugements de Dieu, il n'aurait pas dit non plus : «Viens, allons dans la campagne.» (Gen 4,8) Et pourquoi, malheureux, l'éloignes-tu de votre père et veux-tu te trouver seul avec lui ? Est-ce que Dieu n'est pas aussi dans la solitude, et ne verra pas même en cet endroit ton forfait ? N'as-tu pas appris, par les choses arrivées à ton père, que Dieu sait tout, qu'il est présent à tout ? – Mais pour quelle raison Dieu lui-même ne l'a-t-il pas arrêté dans ce funeste dessein, en lui disant : Tu te caches de moi, qui suis présent partout et pour qui rien n'est secret ! – C'est que cet homme n'était pas alors capable de bien comprendre un tel principe. Voici donc ce que Dieu lui dit : «La voix du sang de ton frère crie vers moi.» (Ibid., 10) Ce n'est pas que le sang ait une voix sans doute; c'est une forme de langage que nous employons pour dire qu'une chose est claire et manifeste, la chose même le dit. Ayons présents à la pensée les jugements de Dieu, et tous nos maux auront bientôt disparu. Nous pouvons faire une bonne prière, si nous n'oublions pas à qui nous parlons, si nous songeons que nous allons offrir un sacrifice, que nous avons dans les mains le glaive, le feu, le bois, si nous ouvrons par la pensée les portes du ciel, si nous nous y transportons, si nous enfonçons dans la gorge de la victime le glaive de l'Esprit, en faisant un

## HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

holocauste de notre vigilance et de nos larmes. Ainsi coule le sang de la victime, ainsi l'autel en est teint. Ne permettez donc pas qu'une seule pensée humaine s'empare de votre âme.

4. Souvenez-vous qu'Abraham, quand il allait offrir son sacrifice, n'admit avec lui ni sa femme, ni aucun de ses serviteurs, ni personne autre. Il ne faut pas de même qu'une passion basse et servile soit avec vous; élevez-vous seul sur cette montagne où le Patriarche s'éleva et que nul autre ne doit aborder. Si des pensées terrestres s'efforcent de vous accompagner, congédiez-les sans hésitation aucune, dites-leur : Asseyez-vous là; mon fils et moi, reviendrons après avoir adoré Dieu. Laissant donc en bas l'âne et les esclaves, tout ce qui n'est pas doué de sens et de raison, ne prenez avec vous que ce qui possède ce double avantage, comme celui-là prit Isaac. Construisez un autel, comme il le construisit, en vous dépouillant de tout sentiment humain, en vous plaçant au-dessus de la nature : lui-même n'eût jamais immolé son fils, s'il n'avait pas agi de la sorte. Que rien ne vienne vous troubler là-haut, montez au-dessus du ciel même; poussez d'amers gémissements, offrez le sacrifice de la confession : «Dites le premier vos iniquités, et vous serez justifié;» immolez votre cœur par la contrition. De semblables victimes ne se réduisent pas en cendres, ne s'évanouissent pas en fumée; elles n'exigent ni bois ni feu, c'est assez d'une âme pleine de componction : c'est le bois et c'est le feu, un feu qui brûle, mais ne consume pas. Celui dont la prière est fervente brûle en priant, il n'est pas consumé; comme l'or éprouvé par le feu, il acquiert une beauté plus éclatante. A ces précautions ajoutez celle-ci : gardez-vous de dire dans votre prière une parole qui provoque la colère du Seigneur, et ne venez pas le prier contre vos ennemis.

Si c'est déjà une honte d'avoir des ennemis, jugez quel mal ce doit être de prier contre eux. Vous devriez vous excuser vous-même, et vous accusez ! Quel espoir de pardon pouvez-vous avoir, vous montrant impitoyable dans un temps où vous auriez besoin de la plus grande miséricorde ? Vous êtes venu demander grâce pour vos propres péchés, ne rappelez donc pas ceux des autres, de peur que ce ne soit les vôtres qui se dressent devant Dieu. Si vous osez dire : Frappez mon ennemi, vous vous fermez la bouche, vous ôtez tout crédit à votre parole; d'abord, parce que vous commencez par animer le courroux du juge; et puis, parce que vous demandez ce que l'essence même de la prière vous interdit. Si vous implorez la rémission des péchés, pourquoi parler de vengeance ? C'est tout l'opposé qu'il fallait faire; il fallait prier pour vos ennemis, afin d'avoir mieux le droit de prier pour vous-même. Vous prévenez à tort la divine sentence par celle que vous portez, en demandant le châtement des pécheurs : c'est détruire d'avance tout espoir de pardon. En priant pour eux, ne demanderiez-vous rien pour vous-même, vous avez tout obtenu. Songez combien la loi renferme de sacrifices : sacrifice de louanges, sacrifice de confession, sacrifice de salut, sacrifice de purification, et mille autres; pas un contre les ennemis, tous pour nos propres péchés, ou même pour nos bonnes œuvres. Est-ce que vous priez un autre Dieu ? Non, vous parlez à celui qui a dit : «Priez pour vos ennemis.» (Mt 5,44) Pourquoi donc élevez-vous la voix contre eux ? Comment demandez-vous à Dieu d'infirmier sa propre loi ? Cela ne s'appelle pas prier : on ne prie pas pour qu'un autre périsse, on prie pour être sauvé soi-même. D'où vient que vous prenez l'attitude d'un suppliant, quand vous tenez le langage d'un accusateur ? Faisons-nous une prière qui nous concerne, nous voilà dans la torpeur, des pensées sans nombre nous distraient; si c'est contre nos ennemis, nous sommes pleins de vigilance. N'ignorant pas que nous tournons alors le glaive contre nous, le diable se garde bien de nous troubler ou de nous distraire; par une sorte de paix il assure mieux notre perte. – On me fait tort, direz-vous peut-être, je suis persécuté. – C'est donc contre le diable que vous devez prier, puisque de tous vos ennemis il est le plus funeste. De plus, il vous est ordonné de dire : «Délivrez-nous du malin.» (Ibid., 6,13) Voilà l'ennemi vraiment irréconciliable; l'homme est toujours, quoi qu'il fasse, un frère, un ami. Armons-nous donc tous d'une sainte indignation contre l'esprit du mal, prions et disons à Dieu : Brisez Satan sous nos pieds. C'est lui qui nous suscite des ennemis. Aussi, quand la haine se mêle à votre prière, vous priez certes comme il l'entend. Si vous avez un tel besoin de haïr, haïssez-le, et ne haïssez que lui. Comment se peut-il que, oubliant votre ennemi véritable, vous déchiriez à belles dents vos propres membres, vous montrant plus furieux que les bêtes féroces ? – Mais cet homme m'a fait une insulte, il m'a ravi mon bien. – Et quel est celui dont il faut déplorer le sort, l'auteur du mal ou sa victime ? Celui qui gagne ainsi de l'argent perd, par le fait même, l'amitié de Dieu; il a donc plus perdu qu'il n'a gagné, c'est sur lui que retombe l'injustice. Par conséquent, loin de prier contre lui, c'est pour lui qu'il faut prier, afin que Dieu lui devienne propice.

5. Voyez combien de maux les trois jeunes Hébreux ont subis, quoique n'ayant commis aucune faute : on leur avait ravi la patrie et la liberté, on les avait emmenés prisonniers et réduits en esclavage; ils étaient transportés sur une terre étrangère et barbare, et, pour un

## HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

vain songe, sans motif, ils allaient être mis à mort. Quand ils se furent présentés à Dieu avec Daniel, quelle fut leur prière ? Dirent-ils : Renversez Nabuchodonosor, arrachez-lui son diadème, chassez-le de son trône ? Non, rien de pareil; ils implorèrent la miséricorde de Dieu. Dans la fournaise, ils n'agirent pas autrement. Loin de les imiter, quoique vous ayez bien moins souffert, et souvent avec justice, vous lancez des imprécations sans nombre. L'un dira : Jetez à bas cet ennemi, comme vous avez submergé le char de Pharaon; un autre : Frappez celui-là dans sa chair; un autre encore : Vengez-moi dans ses enfants. Ne reconnaissez-vous pas de telles expressions ? D'où vient donc ce sourire. Vous voyez donc combien ces choses sont dignes de risée, quand on les dit de sang-froid. On voit de même combien tout péché est honteux, quand nous l'isolons des passions qui l'inspirent. Rappelez à quelqu'un les paroles qu'il a prononcées dans la colère, il rougira, il se moquera de lui-même; il aimerait mieux alors tout souffrir que de les avoir proférées. Remettez un homme coupable de fornication devant la femme impudique qui l'a fait succomber, il s'en détournera comme d'un objet abominable. C'est ainsi que vous riez de ces paroles, vous à qui le sentiment qu'elles expriment est étranger; bien ridicules sont-elles, en effet, et dignes d'une vieille femme ivre de vin ou de colère. Ni Joseph non plus, bien qu'on eût trafiqué de lui, qu'on l'eût fait esclave, et puis jeté dans une prison, ne proféra la moindre parole amère contre ses oppresseurs. Quel fut son langage ? «On m'a furtivement enlevé de la terre des Hébreux.» (Gen 40,15) Il ne dit pas qui : il en eût rougi pour de mauvais frères, plus que ne rougissaient les auteurs mêmes de ce larcin.

Telles doivent être aussi nos dispositions; gémissons sur nos persécuteurs plus qu'ils ne gémissent eux-mêmes; car le mal retombe sur eux. De même que ceux qui s'emportent, en frappant du pied sur la pointe des clous, ne méritent que la compassion et les larmes à cause d'une pareille fureur; de même ceux qui nuisent injustement au prochain, et qui, par là, blessent leur âme, sont plutôt dignes de pitié que d'indignation. Rien de plus dépravé qu'une âme qui souhaite le mal, rien de plus impur qu'une langue qui offre de tels sacrifices. Vous êtes homme, ne répandez pas le venin des aspics; vous êtes homme, ne devenez pas bête féroce. Une bouche vous a été donnée, non certes pour mordre, mais pour guérir les blessures d'autrui. Souviens-toi de ce que je t'ai commandé, vous dit le Seigneur, de pardonner et d'exercer la miséricorde. Et tu me pries pour que je t'aide à renverser mes préceptes! et tu déchires ton frère, tu trempe ta langue dans le sang, semblable à ces frénétiques qui dévorent leurs propres chairs ! Ne comprends-tu pas quel est le plaisir et le rire du diable, quand tu pries de cette façon ? Que peut-on concevoir de pins funeste ? Si celui qui a des ennemis doit s'abstenir des divins mystères, comment celui qui non seulement a des ennemis, mais encore se livre à des imprécations, ne devrait-il pas être écarté des portiques même du temple ? Pénétrés de ces vérités, et sachant la nature du sacrifice où le Christ est immolé pour ses ennemis, efforçons-nous de n'en plus avoir, et, si nous en avons, prions pour eux, afin qu'après avoir obtenu nous-mêmes le pardon de nos péchés nous puissions avec confiance nous présenter au tribunal du Christ, à qui gloire, puissance, honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.